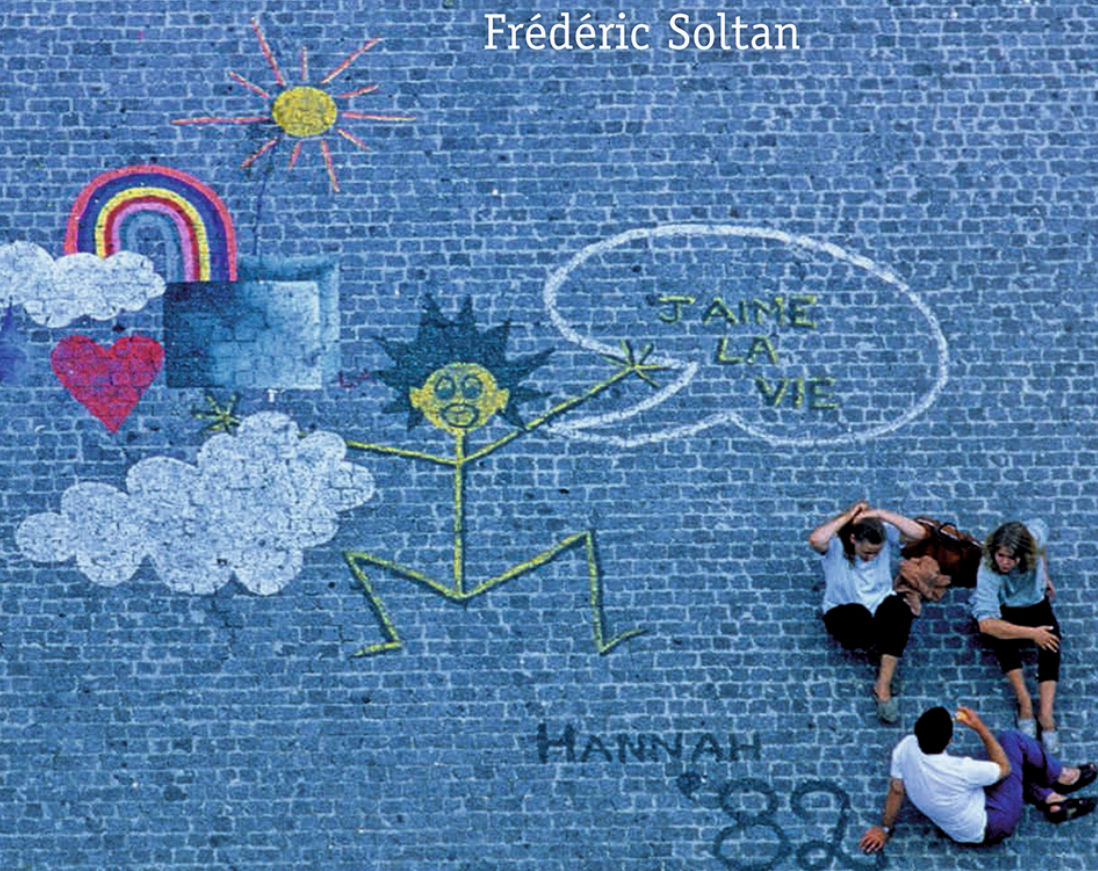


THIERRY PAQUOT

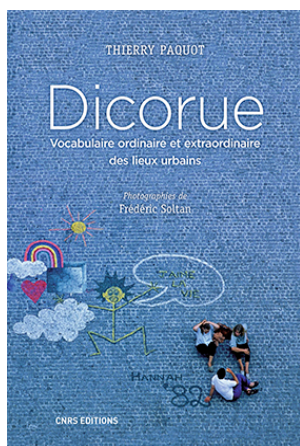
Dicorue

Vocabulaire ordinaire et extraordinaire
des lieux urbains

*Photographies de
Frédéric Soltan*



CNRS EDITIONS



L'urbanisation gagne inexorablement la planète entière. Ces formes de regroupements humains ont un point commun : les rues. Ce sont elles que ce dictionnaire encyclopédique honore en s'attardant sur le sens des mots qu'elles murmurent à l'oreille des passants.

Les notices sont sagement classées par ordre alphabétique, d'« Abribus » à « Zone » en passant par « Asphalte », « Barricade », « Carnaval », « Dérive », « Jardin », « Métro », « Mobilier urbain », « Pavé », « Taxi », « Toilettes publiques », « Trottoir »...

Outre la géohistoire étymologique, l'auteur mobilise les travaux d'historiens, d'architectes, d'anthropologues et de géographes, tout en prêtant attention aux réactions des flâneurs, poètes, romanciers et cinéastes.

Thierry Paquot, philosophe de l'urbain, a publié une soixantaine d'ouvrages dont plusieurs sur la question urbaine (Terre urbaine. Cinq défis pour le devenir urbain de la planète, 2006 et 2016 ; La Folie des hauteurs. Critique du gratte-ciel, 2008 et 2017 ; L'Espace public, 2009 et 2015 et Désastres urbains. Les villes meurent aussi, 2015).

Avec des photographies de Frédéric Soltan, documentariste et photographe qui, en compagnie de Dominique Rabotteau, a réalisé plusieurs films et ouvrages, dont Urban Man, 2016.

THIERRY PAQUOT

Dicorue

Vocabulaire ordinaire
et extraordinaire
des lieux urbains

Photographies de Frédéric Soltan

CNRS EDITIONS

Maquette et mise en page : PCA

© Frédéric Soltan pour les photographies

© CNRS Éditions, Paris, 2017

ISBN : 978-2-271-11731-1

Sommaire

Avant-propos	7	Cabine téléphonique	110
Les notices		Cadenas d'amour.....	112
Abribus	9	Cadereau.....	113
Adresse	11	Café	113
Affiche	16	Caniveau	118
<i>Agora</i>	19	Carnaval.....	119
Aire de jeux	20	Carrefour	122
Alignement.....	27	Catastrophe.....	124
Allée.....	30	Centre	130
Améniser	30	Chantier.....	135
Animal	39	Charme	138
Arbre.....	43	Chaussée	145
Arc.....	46	Chewing-gum	146
Arcade.....	48	Chicane.....	147
Argot.....	49	Chronotopie.....	148
Arts de la rue.....	52	Cimetière	149
Ascenseur	57	Cinéma	154
Asphalte	58	Clochard	157
Attentat.....	60	Clocher	159
Autobus.....	62	Clôture.....	160
Automobile	66	Code de la route.....	162
Autoroute.....	69	Code de la rue.....	164
Avenue	73	Concierge.....	165
Badaud.....	76	Cortège	166
Bain	77	Course poursuite	167
Balayeur	80	Cri	170
Balcon	81	Dalle	173
Banc.....	83	Démolition	175
Barricade	87	Dent creuse	177
Barrière	88	Dérive	179
Bateau	90	Diversité.....	184
Berge.....	90	Eau.....	185
Boîte aux lettres.....	91	Échafaudage	189
Borne	92	Éclairage.....	191
Bouche d'égout	93	Égout	192
Boulevard	95	Enclave résidentielle	196
Bouquiniste.....	97	Enfant	199
Bourse	101	Enseigne.....	207
Boutique	102	Épave	210
Bruit.....	105	Escalier.....	210
Bruxellisation	109	Espace public	212
		Espace vert	214

Sommaire

Façade	216	Pavé.....	339
Faubourg.....	219	Péage.....	343
Femme.....	221	Pénates.....	344
Fenêtre.....	227	Pickpocket.....	344
Fête.....	229	Pique-nique.....	345
Feu de signalisation	231	Pisser.....	347
Flâner.....	233	Place.....	348
Foire.....	239	Pont	354
Fontaine publique	241	Porte	358
Fontaine Wallace	243	Poubelle	361
Forum	245	Prostitution	365
Frontage.....	245	Publicité.....	369
Giratoire.....	246	Quai.....	370
Graffiti.....	248	Quartier	373
Gratte-ciel	250	Rambla.....	376
Grille.....	254	Résidentialisation	377
Grippe viaire	255	Réverbère	378
Guérilla jardinière	256	Rez-de-chaussée.....	380
Guérilla urbaine	256	Rue	382
Hécate.....	258	Rue (au cinéma)	385
Hermès	259	Rue aux enfants.....	387
Hobo.....	259	Rue-galerie	388
Horloge.....	260	Ruisseau	390
Immeuble.....	263	Saltimbanque	390
Impasse	266	SDF	391
Jardin	267	Sieste.....	394
Kiosque.....	272	Skateboard	395
Lare.....	274	Square	396
Mansarde	275	Stationnement.....	399
Marché.....	277	Taxi	401
Mégot	281	Terrain vague.....	406
Métro	282	Toilettes publiques.....	407
Minaret	286	Toit	413
Mobilier urbain.....	289	Touriste	417
Mobilité	294	Tramway	421
Monopoly	299	Trottoir	424
Monument.....	299	Trottoir roulant	429
Monumentalité	303	Urbanité.....	429
Mur.....	307	Usager	438
Musée.....	309	Usine.....	440
Nain de jardin	313	Vagabond	446
Naturiste	314	Vélo.....	449
Nuit	316	Vide-grenier	455
Odeur	325	Ville nouvelle	457
Ouïe.....	328	Zone	459
Parc	331		
Passage	333	Bibliographie	463
Passage protégé.....	339	Table des photographies	478

Avant-propos

Un dictionnaire, chacun le sait, donne la définition des mots classés par ordre alphabétique. Le latin médiéval *dictionarius* s'avère proche de *vocabulary*. Il en existe de plusieurs sortes : unilingue, multilingue, étymologique, « spécialisé » (pour l'économie, la physique, le numérique, la musique...). Avec ce *Dicorue* ce sont près de 180 « entrées » de termes ayant à voir, d'une manière ou d'une autre, avec la rue, qui sont décortiqués, questionnés et commentés. En ce sens, il s'agit d'un ouvrage qui a l'ambition de rassembler trois types d'information : la géohistoire étymologique, la vie urbaine passée et présente et leurs représentations, le tout selon mon point de vue. La rue s'adresse à tous et chacun y va de son appréciation, plus ou moins critique, aussi ai-je constaté que, pour en débattre, il convient d'abord de présenter son vocabulaire : un élu ne parle pas comme un architecte, ce dernier use d'un autre glossaire que l'agent municipal ou l'ouvrier de chantier. Quant au citoyen *lambda*, il possède également ses mots et ses tournures de phrases pour exposer ses attentes et participer à la discussion collective. Commencer par indiquer pourquoi l'on utilise tel terme plutôt que tel autre et lui attribuer une acception précise relève de l'accueil et de la civilité élémentaires. Pour ne pas surcharger le texte, j'indique entre parenthèses la date de publication de l'ouvrage cité et son auteur, il est alors facile de le retrouver dans la bibliographie finale. Les nombreux films mentionnés ne sont pas répertoriés : ils appartiennent à la culture du temps et chaque lecteur pourra aisément en ajouter, selon ses goûts et ses souvenirs. D'où vient cette passion dictionnariste ? De la poésie d'abord, dont je suis un lecteur attentif depuis l'adolescence, où je m'essayais à ce genre littéraire si exigeant. C'est Gaston Bachelard qui indiquait comme hygiène quotidienne non seulement de se laver les dents, mais aussi de lire un poème ! Celui-ci nous accompagne alors toute la journée, sa musique rythme nos pas et la sonorité de ses mots nous enchante. Sont-ce les bons mots au bon endroit ? Seul un regard concentré et rapide sur la définition exposée dans un dictionnaire pourra le confirmer. Aussi, il n'y a pas un jour où je n'ouvre un dictionnaire, deux sont devenus de véritables amis, le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse et le *Dictionnaire historique de la langue française* dirigé par Alain Rey. Mais je les complète par toute une myriade de dictionnaires techniques et spécialisés et voyage en leur compagnie dans ce pays si émouvant, riche et secret qu'est le langage. On raconte que le petit Émile Littré, futur médecin et traducteur d'Hippocrate, avait été vertement tancé par un professeur sous prétexte qu'il ne portait pas assez attention aux mots ! On connaît la suite... L'encyclopédisme est l'un de mes horizons de modeste « travailleur intellectuel ». J'aimerais bien *faire le tour* des choses, mais il y a tant à savoir que mon ignorance ne se comble que bien trop lentement. Pourquoi la rue ? Parce que l'urbanisation se révèle planétaire et qu'elle s'effectue parfois contre la ville ou sans elle. Ce qui constitue le point de départ d'une ville, à savoir le croisement de deux routes devenues des rues lorsqu'elles étaient

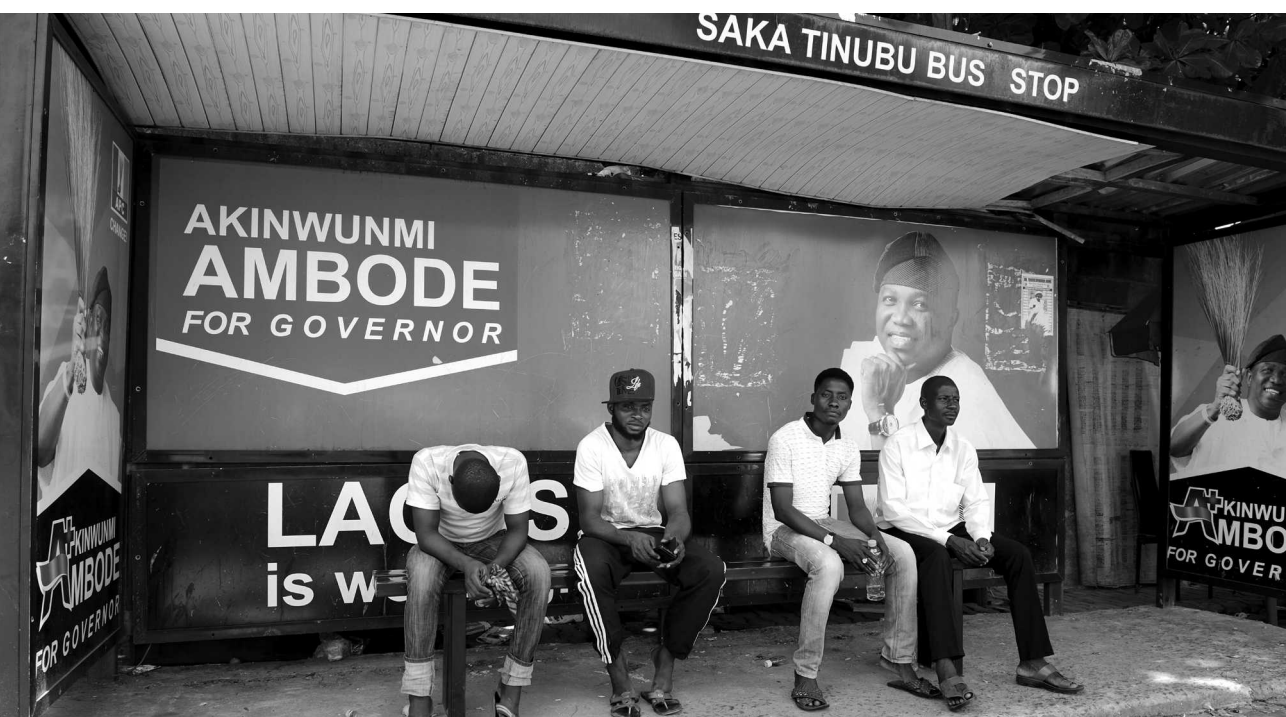
Avant-propos

habitées, ne relève plus de l'évidence. Par conséquent l'urbanité que la rue favorisait s'estompée-elle. Les mots de ce *Dicorue* voient leur sens changer moins vite que les modifications qui affectent les villes, pourtant certains sont déjà obsolètes et remplacés par d'autres, tout juste forgés. C'est à une écologie des rues que je convie le lecteur, sachant qu'elle entremêle plusieurs écosystèmes *en cours*. Que le lecteur pardonne les insuffisances et les manques de ce *Dicorue* que j'ai voulu aussi joyeux et gourmand que possible, en adepte du gai savoir et de la gastronomie langagière...

Abribus, n. m.

Parfois caillouté par des jeunes en colère dans les banlieues dites « sensibles », vite dégradé, l'« abri d'autobus » permet d'attendre le bus, comme son nom l'indique, plus ou moins à l'abri des intempéries et assis, du moins pour deux ou trois usagers. C'est, paraît-il, une « mini-station » sans réelle qualité d'accueil. Un affichage numérique est sensé indiquer le temps d'attente ; derrière les personnes assises, le plan du réseau est, donc inatteignable. Le froid et la pluie y pénètrent facilement, autant rester debout à l'extérieur. « Abribus » est une marque déposée par la société de Jean-Claude Decaux (1937-2016) spécialisée en affichage public. C'est en 1964 qu'elle expérimente l'*Abribus* à Lyon, avant de conquérir de nombreuses autres municipalités (3 500 villes de plus de 10 000 habitants en 2007). L'*Abribus* est constitué de montants en acier galvanisé, d'un toit de 4 m de long sur 1,60 m ou 1,30 m de large, à 2,33 m du sol. Il est éclairé et possède une gouttière interne, un banc sans pied fixé à la paroi et une « borne de propreté » (*dixit*). Bien sûr, les parois vitrées accueillent de la publicité payante, c'est le « système Decaux » que Michel Carmona résume ainsi : « (il) repose sur deux principes de nature juridique et

financière : la collectivité concède à la société Decaux le droit d'implanter sur son territoire des mobiliers urbains répondant aux exigences de service public (abriter, informer, signaler) ; la société Decaux installe ces dispositifs à ses frais, et se rémunère en exploitant à des fins publicitaires une partie des surfaces (supports) offertes par ces mobiliers urbains. » Ce type d'abri destiné à la fois aux futurs passagers et à la réclame existait dès les années 1930 dans les villages et petites villes de province ; il était aussi bien en bois qu'en brique ou en béton armé et se voyait orné d'une inscription indiquant son bienfaiteur, une compagnie d'assurance, un organisme de crédit, une caisse d'épargne, un magasin de nouveautés, toujours local... Ces abris, parfois réservés au ramassage scolaire, cultivaient l'hétérogénéité : certains adoptaient un style régional avec des colombages, une apparence de chalet alpin ou de cabine de bain, d'autres se voulaient « modernes » ! Le mot « aubette » a été proposé officiellement pour se substituer à « abribus », qui est une marque, mais sans succès. Ce terme wallon vient du vieux français *hobe* qui traduit le haut allemand *Hûbe*, « toit d'un édicule ». Il est utilisé pour désigner l'abri dans lequel le gendarme



stationne au garde-à-vous devant l'entrée d'un ministère ou d'un haut lieu de la République (qu'on nomme aussi « guérite », du provençal *garir*, « protéger »). La standardisation, la maintenance, l'efficacité technique sont les principaux atouts commerciaux de l'*abribus* Decaux, d'autant qu'en 1982, sa société (plus de 13 000 salariés en 2016, présente dans 4 280 villes de 75 pays) met au point l'*abribus* Murano, aux lignes plus surprenantes et qu'à partir de 1992, elle sollicite des artistes de grand renom comme Norman Forster, Philippe Starck, Mario Bellini ou encore Jean-Michel Wilmotte. Olivier Pégard (2007) en observe quelques-uns à Paris et constate qu'ils ont trois fonctions principales : d'usage, de message et d'ordre. On s'y installe (d'ici peu l'*abribus* éclairé par LED sera équipé de wifi), tandis que les affiches publicitaires nous informent des dernières modes (parfums, automobiles, destinations touristiques, vêtements, montres, etc.) et des films qui sortent, tout en étant accablé par son quotidien urbain... Enfin, l'ordre règne pour la police qui voit s'y concentrer les SDF, les jeunes en déshérence, les prostitué-e-s et parfois des apprentis *dealers*. Les abris sont de plus en plus diversifiés. Déjà en 1994, Annie Boyer et Elisabeth Rojat-Lefebvre en présentaient huit (Partibus, Marquesina Typo, Areau, Arena, Bus-stop, Porto, Saphir et Relais-Bus)

faciles à monter et à entretenir. Une véritable station de bus en « site propre », comme à Curitiba (capitale de l'État du Paraná, au Brésil), à l'époque flamboyante de Jaime Lerner, architecte et maire réélu haut la main (1971, 1979, 1989), offrait des commerces de dépannage, des mini-équipements publics (bibliothèque, postes d'ordinateur pour consultations rapides, bornes administratives, etc.), des bancs et des agrées pour les enfants, le tout en matériaux récupérés ou recyclés. Ces stations voulaient combiner l'environnemental et le social, d'où une tarification exemplaire et un design audacieux. La privatisation du réseau a mis fin à cette expérience unique et novatrice, seul le profit guide les trois entreprises qui se partagent dorénavant le gâteau, sans plus aucun souci des utilisateurs. Jaime Lerner a sensibilisé ses administrés à lutter contre le gaspillage alimentaire et à pratiquer le tri sélectif, il a également encouragé les jeunes à construire des « Phares de la connaissance », des minuscules oasis possédant Internet dans des quartiers ségrégués... Un *abribus*, conçu autrement, pourrait être une « balise de survie » destinée aux SDF, avec une douche, une consigne, des toilettes, un coin repos. Or, trop souvent, au cœur de la nuit parisienne, l'*abribus* sert à l'amour tarifé, signe accablant d'une misère sexuelle et d'un esclavage intolérable.



Adresse, n. f.

A San José, au Costa-Rica, lorsque vous voulez vous rendre chez votre copain Pedro, vous indiquez au chauffeur de taxi : « à 150 mètres au nord-ouest du grand figuier qui jouxte une pharmacie ». Et l'affaire est presque réglée. « Presque » parce que le figuier a peut-être été abattu et la pharmacie remplacée par un vendeur de téléphones portables... Reste l'orientation, car avec cette indication le chauffeur, même illettré, s'y retrouve et vous mène à bon port. Les villes sud-américaines respectent plus ou moins un plan en damier hérité de la colonisation espagnole ou portugaise, ce qui facilite le repérage spontané. À Puna, en Inde, j'erre dans le bidonville que je connais pourtant bien à force de m'y rendre régulièrement. Or, la borne-fontaine a été déplacée et de nouvelles cahutes construites, et je finis par trouver le lieu de mon rendez-vous avec le concours spontané d'une dizaine de jeunes bidonvillois... À Tokyo, paraît-il, chercher une adresse est un jeu perdu d'avance, car les maisons sont numérotées, mais sans ordre. Bertrand Raison (1987), qui y a vécu cinq ans, relate que « la-maison-près-du-banc-en-ciment-et-cachée-par-le-coude-de-la-rue ne correspond pas à un numéro précis, mais à une heure de la journée où l'ombre la protège. Alors, vous qui n'êtes pas d'ici, comment allez-vous sentir l'ombre ? Allez-vous même voir le banc ? » Pourtant, là encore, le chauffeur de taxi y arrive... Dis-moi ton adresse, je te dirais qui tu es. Il est certain que l'adresse signifie plus qu'une simple domiciliation, elle est souvent associée à un niveau de standing ou de relégation... Le nom d'une rue, de n'importe quelle rue, est lourd d'histoire. Il cristallise mille et un souvenirs et témoigne de tant de vies croisées, enchevêtrées, liées et parfois imperméables les unes aux autres. « Adresse » vient du latin *adrede*, « bonne voie », « chemin direct », autant dire que l'adresse est l'indication exacte qui situe le lieu recherché. Accepter un rendez-vous sans en connaître l'adresse relève de l'improvisation et plus en-

core ! Pour la plupart des Européens, posséder une adresse semble une garantie. Ne doit-on pas l'indiquer sur nos bagages lorsqu'on voyage ? C'est également la première information qu'on fournit en arrivant aux « urgences » à l'hôpital ou au bureau de l'état civil lorsqu'on se fait délivrer un papier officiel qui atteste de notre identité. Nombreuses sont les villes, petites ou mégapolitaines, de par le vaste monde qui en sont dépourvues. Elles doivent envisager un adressage, doter les rues d'un nom et les maisons d'un numéro. Le nom des rues est généralement attribué par une commission municipale qui tient plus ou moins compte des habitudes habitantes. À Rome, nous informe Léon Homo (1951), qui s'inspire du relevé du préfet Tarracius Bassus (vers 368), les rues de la capitale de l'Empire romain peuvent être classées en une douzaine de catégories. Ce sont des noms liés à la topographie (*Vicu Longus* ou Rue Longue), au quartier (*Vicus Loreti Majoris*, Rue du Grand Laurier), à son ancienneté (*Nota Via*, Rue Neuve), au trafic qu'elle facilite (*Via Salaria*, Route du Sel), à son activité (*Vicus Vitrarius*, Rue des Verriers ou encore *Vicus Turarius*, Rue des Parfumeurs), à sa destination (*Via Praenestria*, Rue de Praeseustria, qui conduit à cette localité), à son constructeur (*Via Flaminia*, Voie Flaminienne du nom de Flaminius, consul en 223 av. J.-C.), à un fait historique (*Via Sacra*, Voie Sacrée), à un monument (*Vicus Portae Naeviae*, Rue de la Porte Naevia ou *Vicus Honoris et Virtutis*, Rue de l'Honneur et de la Vertu), à un groupe d'habitants (*Vicus Africus*, Rue d'Afrique où logeaient des Africains) et enfin, sans réelle explication (*Vicus Sobrius*, Rue Sobre, qui n'a aucun débit de boisson !). Les places (*areae*), les esplanades (*campi*), les forums et les carrefours (*compita*), ont également un nom, généralement celui de leur bâtisseur (Forum de Vespasien, Forum de César...). En France, selon Alfred Fiero (1999), « la première mention d'une rue de la capitale figure dans un diplôme de Louis le Pieux daté du 19 octobre 820 à Aix-la-Chapelle, qui



confirme à l'église de Paris ses biens et privilèges. Il y est fait référence à une propriété située près de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, *in ruga Sancti Germani*, « dans la rue Saint-Germain ». Il s'agit de la rue Saint-Germain l'Auxerrois. » Selon les périodes, la dénomination des rues se généralise ou non. Un poème de Guillot composé vers 1300, *Le Dit des rues de Paris*, toujours d'après Alfred Fierro, fait état de quatre-vingts noms pour la rive gauche, trente-six pour l'île de la Cité et cent quatre-vingt-quatorze, pour la rive droite. À cette époque, « chaque métier était concentré dans une rue qui, souvent, portait son nom : rues de la Boucherie, de la Sellerie, de la Tannerie, de la Martellerie, des Enlumineurs. Les merciers avaient leurs boutiques rue Troussevache et rue Quincampoix, les tisserands rue des Blancs-Manteaux et Vieille-du-Temple, les archers, fabricants d'arcs, à la Porte Saint-Ladre, les attachiers ; à Saint-Merri. » (Léon, 1947) En 1407, Guillebert de Metz, dans sa *Description de la ville de Paris* recense quatre cent dix voies. Manfred Heid, dans sa thèse de 1971, *Les Noms des rues de Paris à travers l'histoire* démontre que dès cette époque l'on puise dans les mêmes catégories pour établir la nomenclature : les individus (Amaury de Roissy,

André Mallet...), les saints patrons d'une église (Saint-André-des-Arts, Saint-Denis...), les communautés religieuses (Blancs Manteaux...), une particularité (rue du Figuier, rue des Jardins Saint-Paul, rue Pavée, rue Traversainne...). Vers 1653, Gui Patin, habitant Paris, note : « Cet étudiant est logé rue de la Harpe, chez un chapelier à la Main fleurie, à la troisième chambre vis-à-vis de la Gibecière, bien près de l'Arbalète. » Il utilise les enseignes des auberges avoisinantes afin de localiser son étudiant. Les enseignes (du latin *insignia*, « décoration », et *insignis*, « distingué par un signe particulier ») apparaissent dans la capitale au XII^e siècle et servent aux citadins pour se repérer dans l'espace urbain. C'est en 1728 que des écriteaux sont placés aux carrefours de Paris pour indiquer le nom des rues, mais la plupart des propriétaires ne respecte pas la décision du lieutenant de police Hérault de clouer une plaque de tôle mentionnant en noir sur fond jaune le nom de la rue. Une nouvelle décision impose, en 1729, de le graver dans la pierre. Le lieu traversé (le pré aux clercs), la direction de la rue (rue Saint-Denis, qui conduit à la ville où sont enterrés certains rois de France, indique le nord de la capitale alors que la rue Saint-Jacques, qui conduit à Saint-Jacques-de-

Compostelle va vers le sud), le nom d'un habitant illustre (massivement masculin du reste et trop fréquemment militaire...), la proximité d'un monument (rue de la Bourse), la concentration d'un corps de métier (rue des bouchers), etc., donnent un nom à la rue. C'est au xvii^e siècle que les « grands personnages » (Richelieu, Vendôme...) se retrouvent dans la rue, suivis par les écrivains (Corneille, Racine...) puis, au cours de la Révolution les valeurs que celle-ci exalte (la Liberté, la Raison...), ou sous l'Empire, les victoires de l'Empereur. Depuis 1823 le nom des rues figure sur une plaque de fer, puis à partir de 1844, sur des plaques émaillées où il est inscrit en blanc sur fond bleu. Le nom des rues valorise souvent l'idéologie de la majorité municipale. Ainsi les mairies communistes n'hésitaient pas au cours de la « guerre froide » à attribuer aux rues de leurs villes le nom de héros soviétiques ou communistes (Lénine, Staline, Gagarine, Thorez, Duclos, etc.), tandis que des mairies de droite s'évertuaient à débaptiser les rues aux noms trop « marqués » et à les remplacer par des personnalités plus « présentables »... à leur électorat ! Cela rappelle ce passage de *La Forme d'une ville* de Julien Gracq : « Il y a peu de villes où les municipalités successives aient profité de façon aussi éhontée qu'à Nantes du privilège qu'elles détiennent de débaptiser et de rebaptiser à leur gré places et avenues, et en aient autant usé pour transformer le répertoire des rues en obituaire des édiles défunts ou blackboulés. » La numérotation des rues a été plus compliquée à concevoir. Au Moyen-Âge, « parmi les saillies mobiles, celles des enseignes contribuaient à encombrer ou à rétrécir les voies. Elles remplissaient l'office de notre numéro indicateur. Il était difficile à cette époque, de distinguer une maison d'une autre. Tel habitait du "côté de Saint-Merri en la ruelle près du Maréchal", tel autre "jusqu'à la Forge devant la Croix". Parfois on dénommait, selon la destination ou la décoration : Maison du grand pignon, du pressoir, de l'huis de fer, des trois

degrés. » (Léon, 1947) et après plusieurs tentatives infructueuses au cours de la première partie du xviii^e siècle, Choderlos de Laclos publie son *Projet de numérotage des rues et des maisons à Paris* qui découpe la ville en plusieurs carrés, chacun doté d'une lettre. Chaque rue reçoit également le nom d'une lettre et chaque maison un numéro, l'adresse étant ainsi rédigée : A, a, 1. De nombreux contre-projets sont élaborés et c'est le préfet Frochot qui en 1805 tranche pour qu'on numérote les maisons en partant de la Seine (perpendiculairement ou parallèlement), en distinguant un côté pair et un côté impair. Ces chiffres figureront en blanc sur fond bleu en 1847. Dans une petite ville d'Ile-et-Vilaine, Le Rheu, à la demande du maire Jean Châtel, Gaston Bardet va réaliser entre 1959 et 1970 une cité-jardin, de grande qualité, où les plaques sont dessinées et illustrées par l'architecte. Elles sont doublées par la véritable signalétique normalisée... Paris possède dorénavant 6290 rues et voies, dont 5064 publiques, 180 privées mais ouvertes au public et 875 privées fermées, soit 1700 kilomètres (contre 5350 km pour Berlin et 4200 pour Londres). Sur environ 3750 noms de personnes, il n'y a que 110 femmes et trois enfants. La parité des « ruifiés », comme l'écrit Alfred Fiero, est loin d'être réalisée. Parmi les hommes, l'on trouve de nombreux lotisseurs d'une parcelle ou de propriétaires d'un immeuble ou d'une boutique depuis longtemps oubliés, mais aussi des élus, des savants, des écrivains et surtout des militaires ! L'on ne dénombre que 250 étrangers célèbres. Les couleurs qui figurent dans la nomenclature sont principalement le blanc (rue Blanche), le bleu (rue Bleue), le vert (rue du Chemin vert, rue Vertbois) et le rouge (place du Château rouge, carrefour de la Croix rouge). Les nombres restent modestes : rue des Deux Boules, rue des Trois Bornes, rue du Quatre-Septembre, rue des Cinq Diamants, rue des Six Chandelles (devenue rue Mongallet), rue des Sept Arpents, rue du Huit Mai 1945, rue du

Dix Décembre (changée en rue du Quatre-Septembre en 1870)... Les idées décollent difficilement : place de la Concorde, rue de la Fraternité, place de la Nation, place de la République, mais ont disparu les rues du Contrat social, des Droits de l'Homme, de l'Égalité... Il y a des rues qu'on débaptise selon les aléas politiques locaux et idéologiques, d'autres à cause de changement extérieur. Le meilleur exemple en est la rue de Saint-Pétersbourg à Paris nommée ainsi de 1826 à 1917 date à laquelle elle devient rue de Petrograd, puis en 1945, rue de Léninegrad et retrouve en 1991 sa première appellation... Avec érudition et humour, Adrien Le Bihan relate dans *Rue André Gide* (2003) l'inauguration le 7 novembre 1987 de ladite rue. Le célèbre romancier (1869-1951), prix Nobel de littérature en 1947, né rue de Médicis et mort rue Vaneau, n'a résidé qu'à Paris (dans les VI^e, VII^e et XVI^e arrondissements). Or, le voilà affublé d'une « voie ingrate, maussade » dans le XV^e arrondissement, près de la gare Paris Vaugirard, extension de la gare Montparnasse. Il aurait pu bénéficier de la rue Vaneau, du nom d'un jeune insurgé polytechnicien mort en 1830 lors de l'attaque de la caserne de Babylone, au prénom oublié, qui dispose également d'une Cité Vaneau juste à côté. Ernest Renan a habité au 29 rue Vaneau et Karl Marx au 38 de novembre 1843 à février 1845... Parfois les édiles veulent bien faire, ainsi lorsque l'imprimerie du journal *Le Monde* s'installe à Ivry, la minuscule place, sans autre immeuble, a été baptisé « Hubert Beuve-Mery » du nom du fondateur du quotidien du soir, né à Paris en 1902 et mort à Fontainebleau en 1989, ignorant tout d'Ivry ! De même, non loin de là, à Choisy-le-Roi, une rue du nouveau quartier du Port s'appelle Gutenberg parce que l'on espérait le transfert de l'Imprimerie nationale...

Certaines domiciliations sont difficiles à porter, elle plombe la personne à la recherche d'un emploi, d'où l'idée du CV sans adresse, afin justement de ne pas stigmatiser le candidat à un

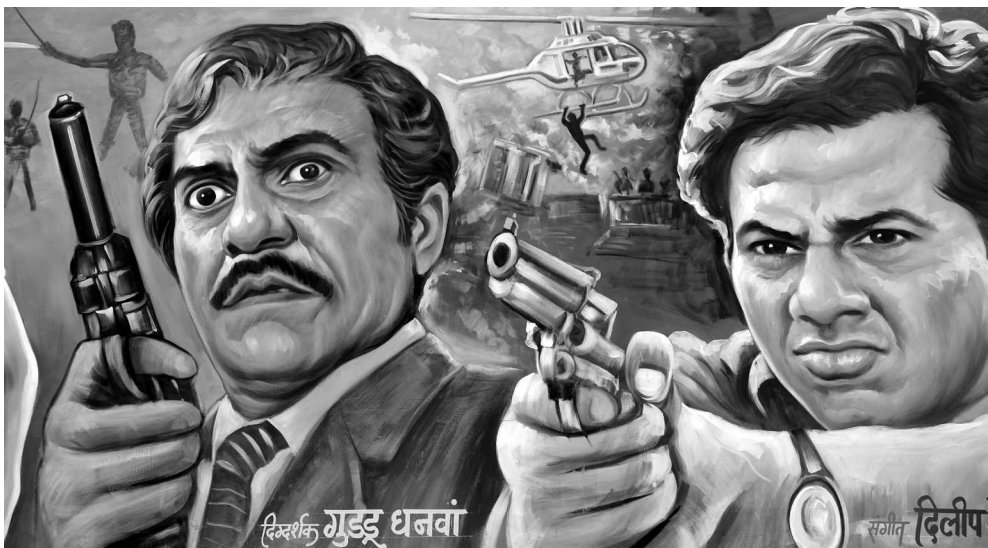
travail. Il est bien commode de déduire un comportement du lieu de résidence, même si cela repose sur une rumeur. « Tu loges dans telle barre de telle Cité, tu seras alors une véritable source d'emmerdements ! » Comme si l'adresse faisait la personnalité ! Le fameux Neuf-Trois (le « 93 » ou département de la « Seine-Saint-Denis ») se pointe toujours avec son cortège de *dealers*, de caïds, de petits délinquants... Et ce poids péjoratif de l'adresse n'est pas nouveau et concerne toutes les villes du monde, à Dakar comme à Mumbai, à Djakarta comme à Valparaíso, à New York comme à Mexico. Quartiers chics et « branchés » contre quartiers délaissés et « dangereux ». L'adresse devient alors un marqueur social, au point où certains habitants s'en inventent une autre ou bien restent imprécis... De nombreuses mégapoles, où les quartiers clandestins (taudis, bidonville, *slum*) sont labyrinthiques, tentent de tracer une carte des rues et des maisons, comme à Maputo (Mozambique). L'adressage est un savoir-faire que la coopération française, par exemple, exporte. Il vise aussi bien à organiser les différents quartiers de la ville, qu'à enregistrer les parcelles dans un cadastre et à les fiscaliser... Dans les années 1950, les jeunes activistes de l'*Internationale Situationniste* préconisent de laïciser ces noms de rue en supprimant la référence religieuse, aussi se donnent-ils rendez-vous à tel numéro du boulevard Michel, poste un pli au tant du boulevard Germain... Il est vrai qu'ils inventent aussi le détournement ludique, irrespectueux et politique des publicités, des films et de l'adressage. Inconsciemment, peut-être, ils ne supportent pas le fait de dresser qui que ce soit. Pas d'adressage à l'école et pas d'autre en ville ! Le verbe anglais *to menage* qui signifie « dresser », va donner en français « manège » (là où l'on dresse les chevaux) et « management » (là où l'on dresse les cadres et autres cols-blancs). Chaque lectrice et lecteur comprend pourquoi je ne cesse de répéter qu'il nous faut « ménager » les lieux, les choses et les gens, c'est-à-dire « prendre soin » !



Affiche, n. f.

Pour le juriste Théodore de Croissy, l'affiche est un « placard écrit ou imprimé, ou (une) inscription faite au moyen de la peinture ou de tout autre procédé, et que l'on expose sur la voie publique ou autre lieu public pour en porter le contenu à la connaissance du public. Ce mode de publicité est également employé par l'autorité publique et par les particuliers. » (1888) Ce qu'il ne nous dit pas concerne son âge et sa diversité, tant de contenu que de forme. Selon Lo Duca (1951), sur un papyrus, un Égyptien informe qu'il a perdu un esclave. Cet ancêtre de l'affiche précède les pierres gravées (*Axones*) et les rouleaux de bois (*Cyrbes*) des Grecs et les *Albums* des Romains, ces murs blanchis à la chaux sur lesquels les messages placés dans des emplacements rectangulaires et tracés au charbon ou à la pourpre interpellaient les passants. Le mot « affiche » vient du verbe « ficher », action qui consiste à fixer ou à planter quelque chose quelque part. Au XIII^e siècle (Rey, 1992), ce mot apparaît et désigne le procédé de fixation et il correspond à ce qui est affiché à partir du XV^e siècle, en particulier avec l'imprimerie qui permet plusieurs tirages. De même, l'« affi-

chiste » qui rédige des libelles au XVIII^e siècle devient un créateur d'affiches à la fin du siècle suivant, se substituant à l'« affichier ». Théophraste Renaudot, en 1612, obtient le privilège de publier des réclames et des annonces (en particuliers immobilières) dans les *Petites-Affiches* qui connaissent un incontestable succès. Un corps d'afficheurs fonctionne dès 1722, Louis Sébastien Mercier à son propos note : « Ils sont quarante ainsi qu'à l'Académie française; et pour une plus grande similitude, aucun afficheur ne peut être reçu s'il ne sait lire et écrire. On dispense l'afficheur de tout autre talent, ainsi qu'il arrive quelquefois dans l'illustre compagnie créée par le ministre despotique et versificateur. Ils ont à leur boutonnière une plaque de cuivre; ils portent une petite échelle, un tablier, un pot de colle et une brosse. Ils affichent; mais ils ne s'affichent point. Les quarante immortels n'ont pas toujours cette sage modestie... » La loi du 28 juillet 1791 attribue l'impression noire sur papier blanc aux seuls documents officiels, puis celle du 16 mai 1818 établit le tarif du timbrage. La loi du 29 juillet 1881 fixe le droit et les conditions de l'affichage, dont son interdiction en



Affiche

certains lieux. L'on devine encore cette inscription, à moitié effacée, sur quelques murs, la plupart du temps aveugles... Lo Duca (1951) présente l'affiche pour les cures thermales de Salisbury, en 1480, par William Caxton, comme une des premières affiches imprimées, sinon la première. Au fur et à mesure les techniques graphiques s'affinent (la lithographie, par exemple). La typographie, l'encrage et les prouesses des presses à imprimer, se perfectionnent. Les affiches s'agrandissent et rivalisent en originalité et en couleurs (la chromolithographie date de 1846). Cet art urbain annonce une corrida à Séville, un concours de tir à Neuchâtel, l'ouverture d'un cabaret à Berlin, le lancement d'un nouveau contrat d'assurance à Londres ou la naissance du premier cinématographe Lumière (affiche de Auzolle, en 1896 pour « L'arroseur arrosé »). Lo Duca considère la France comme étant la patrie de l'affiche, avec Honoré Daumier, Gustave Doré, Paul Gavarni, Horace Vernet, puis Pierre Bonnard et Édouard Vuillard. Mais il avoue son admiration totale pour Henri de Toulouse-Lautrec (1864-1901), qui retient du japonisme le trait noir et les « blancs » entre les masses colorées, pour Jules Chéret (1836-1932) au trait si sûr et gracieux, et pour Alfons Mucha (1860-1939), si représentatif de l'Art Nouveau. Ce dernier se fait connaître avec l'affiche de *Gismonda* (1894) où une Sarah Bernhardt à la chevelure exubérante se détache d'un fond d'or. L'affiche, dès la fin du XIX^e siècle et ce jusqu'à la suprématie du numérique et des réseaux d'informations dématérialisés d'aujourd'hui, fait partie du décor de la rue aussi bien en Italie (Leonetto Cappiello, Mauzan, Giovanni Mataloni...), qu'en Allemagne (Lucien Bernhard, Edmund Edel, Julius Klinger...), Autriche-Hongrie (Oliva, Koloman Moser, Michel Bitro...), Grande-Bretagne (Fred Walker, les Frères Beggarstaff – James Pryde et William Nicholson –, Belgique (Émile Berchmans, Francis Nys, Fernand Toussaint...), États-Unis (Will Carqueville, Edward Penfield,

Ethel Reed...), Hollande, Japon, Norvège, Suède, Danemark, Pologne, etc. L'affiche serait donc universelle ? Ou bien accompagne-t-elle l'extension du capitalisme marchand ? Le critique d'art Roger-Marx (1859-1913) explique son succès : « Car comprise par tous les âges, aimée du peuple, l'affiche s'adresse à l'âme universelle. Elle est venue satisfaire les aspirations nouvelles et cet amour de la beauté que l'éducation du goût répand et développe sans arrêt ; elle a remplacé au-dehors et au foyer les peintures jadis visibles aux murs des palais, sous les voûtes des cloîtres et des églises ; elle est le tableau mobile éphémère que réclamait une époque éprise de vulgarisation et avide de changement. » Gustave Kahn (1900) applaudit des deux mains aux affiches qui se renouvellent sur les murs des villes, car elles participent à l'éducation à l'art de tous les citoyens. Déjà



Louis Sébastien Mercier constatait avec satisfaction que « les affiches constituent un enseignement dans les domaines moraux, politiques et littéraires [...] Ce sont des bibliothèques de plein air [...] » Dans *Zone* (1910) de Guillaume Apollinaire, l'on trouve ces vers qui corroborent cette idée que la ville est à lire tel un livre ouvert à la curiosité de chacun :

Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui
chantent tout haut
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les
journaux
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aven-
tures policières
Portraits de grands hommes et mille titres divers.

Conduit-elle au musée ? Une affiche égale un tableau par sa composition, ses couleurs, son « message », mais c'est de plus en plus rare, tant sa finalité se focalise sur la captation de l'attention du consommateur afin de déclencher l'acte d'achat, suite à la conscience d'un manque... L'affiche devient exclusivement publicitaire et la publicité impose sa loi mercantile et s'apparente à de la propagande. Un personnage (est-ce Pierrot le fou ?) de Jean-Luc Godard déchire les pages de pub d'un magazine et celui-ci s'affaisse et tombe par terre, il ne « tient » que par les réclames (placées à droite, car le regard du lecteur occidental entre toujours par ce côté, du reste le tarif est plus élevé qu'à gauche)... Pas étonnant que le cinéaste affirme que « la publicité c'est le fascisme », j'y pense à chaque fois qu'avant la projection du film je dois subir des annonces publicitaires aussi navrantes qu'attendues. Le spectateur habitué à cette dose imposée de publicité serait étonné si par miracle il en était dispensé, elle est un repère dans son quotidien, passant de la radio à la TV et au smartphone. L'affiche est devenue sonore et animée, le clip vidéo s'affiche sur l'écran des bus et des métros. Les consommateurs complètent automatiquement un slo-

gan qu'ils ont mémorisé inconsciemment, alors qu'ils peinaient à apprendre une récitation. Avec son obsession du par cœur et de l'explication de texte, l'école a dégoûté de la poésie plus d'un élève. L'affichage papier laisse la place aux écrans incrustés dans les façades des immeubles, comme à Times Square, au point où l'on parle de *screen city*. De manière récurrente, les « pour » et les « contre » aiguïsent leurs arguments. Je n'apprécie pas la publicité commerciale, mais je trouve que les spectacles, les grandes causes humanitaires, l'information écologique, l'apport des artistes, le dessin humoristique ont leur place sur les murs des villes, sans oublier les fresques murales et les dessins d'enfants sur les palissades des chantiers. Toute ville attend ses couleurs et les affiches contribuent à l'égayer. Dès son élection en 2014, le nouveau maire de Grenoble, l'écologiste Éric Piolle, n'a pas reconduit le contrat de la société Jean-Claude Decaux qui venait à expiration fin décembre, entraînant le démontage, entre janvier et avril 2015 de 326 panneaux publicitaires (dont 227 « sucettes » de moins de 2 m de haut, 20 colonnes et 64 grands panneaux de 8 m²). C'est une première pour une telle agglomération, forte de 160 000 habitants. Mais n'oublions pas que cette « pollution visuelle » (qui est aussi une pollution des esprits) était dénoncée par divers participants du Premier Congrès International des Villes à Gand en 1913, qui se scandalisaient (déjà) des « entrées de ville » (*dixit*) où s'amoncelaient de pancartes et de panneaux de réclame en un fouillis sans grâce. Dans ce cas, des « affiches » (est-ce le bon terme ?) d'intervention comme celles que réalise Ernest Pignon Ernest sont préférables, elles possèdent une beauté souvent dure, à cause du sujet évoqué, et une poésie qui déclenche la réflexion. Promenons-nous dans des villes aux affiches combatives ou rêveuses, énigmatiques ou incitatives...

- Conversations sur la ville et l'urbain (79 personnalités répondent)*, avec Corinne Martin, Gollion (CH), Infolio, 2008.
- La Folie des hauteurs. Pourquoi s'obstiner à construire des tours ?* Paris, Bourin-éditeur, 2008, nouvelle édition revue et augmentée, *La Folie des hauteurs, critique du gratte-ciel*, Gollion (CH), Infolio, 2017.
- Ghettos de riches. Petit tour du monde des enclaves résidentielles sécurisées*, sous la direction de Thierry Paquot, Paris, Perrin, 2009.
- L'Espace public*, collection « Repères », Paris, La Découverte, 2009, nouvelle édition, 2015.
- Le Territoire des philosophes*, sous la direction de Thierry Paquot et Chris Younès, Paris, La Découverte, 2009.
- L'Urbanisme c'est notre affaire !* Nantes, L'Atalante, 2010.
- Dictionnaire des citations philosophiques*, avec François Pépin, Paris, Larousse, 2010.
- Philosophie de l'environnement et milieu(x) urbain(s)*, sous la direction de Thierry Paquot et Chris Younès, Paris, La Découverte, 2010.
- Les faiseurs de ville, 1850-1950*, sous la direction de Thierry Paquot, Gollion (CH), Infolio, 2010.
- Un Philosophe en ville*, Gollion (CH), Infolio, 2011.
- Dictionnaire des notions philosophiques*, avec François Pépin, Paris, Larousse, 2011.
- Êtes-vous fort en philosophie ?* Paris, Larousse, 2011.
- L'Ami-livre. Confidences d'un bouquinomane*, Vichy, La Brèche, 2011.
- Alter-architectures. Manifesto*, sous la direction de Thierry Paquot, Yvette Masson-Zanussi et Marco Stathopoulos, Milan Eterotopia et Gollion (CH) Infolio, 2012.
- Espace et lieu dans la pensée occidentale de Platon à Nietzsche*, sous la direction de Thierry Paquot et Chris Younès, Paris, La Découverte, 2012.
- Introduction à Ivan Illich*, collection « Repères », Paris, La Découverte, 2012.
- Repenser l'urbanisme*, sous la direction de Thierry Paquot, Gollion (CH), Infolio, 2013, réédition, 2017.
- Les 100 mots de la ville*, avec Julien Damon, collection « Que sais-je ? », Paris, PUF, 2014.
- Le Voyage contre le tourisme*, Préface de Marc Augé, Paris, Eterotopia/France, 2014.
- Ville, architecture et communication*, sous la direction de Thierry Paquot, collection : « Les essentiels d'Hermès », Paris, CNRS-éditions, 2014.
- Renverser nos manières de penser. Métanoïa pour le temps présent*, par Serge Latouche, entretiens avec Daniele Pepino, Thierry Paquot, Didier Harpagès, Préface de Thierry Paquot, Paris, Mille et une nuits.
- Au Bonheur des titres*, Gollion, Infolio, 2015.
- La ville récréative. Enfants joueurs et villes buissonnières*, sous la direction de Thierry Paquot, Gollion (CH), Infolio, 2015.
- Désastres urbains. Les villes meurent aussi*, Paris, La Découverte, 2015.
- Lewis Mumford, pour une juste plénitude*, coll. « Les précurseurs de la décroissance », Neyvy-en-Champagne, Le Passager Clandestin.
- Les Situationnistes en ville*, sous la direction de Thierry Paquot, Gollion (CH), Infolio, 2015.
- Géopoétique de l'eau. Hommage à Bachelard*, Paris, eterotopia/France, 2016.
- Ivan Illich, l'alchimiste des possibles*, sous la direction de Thierry Paquot et Martin Fortier, Paris, Lemieux-éditeur, 2016.
- Le paysage*, coll. « Repères », La Découverte, 2016.
- En quête du dimanche*, sous la direction de Nathalie Lemarchand, Sandra Mallet et Thierry Paquot, Gollion (CH), Infolio, 2016.
- Lettres à Thomas More sur son utopie et celles qui nous manquent*, Paris, La Découverte, 2016.

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions sur notre site www.cnrseditions.fr